

André Mathieu et le double métier de romancier et d'éditeur

Number 26, Summer 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39603ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

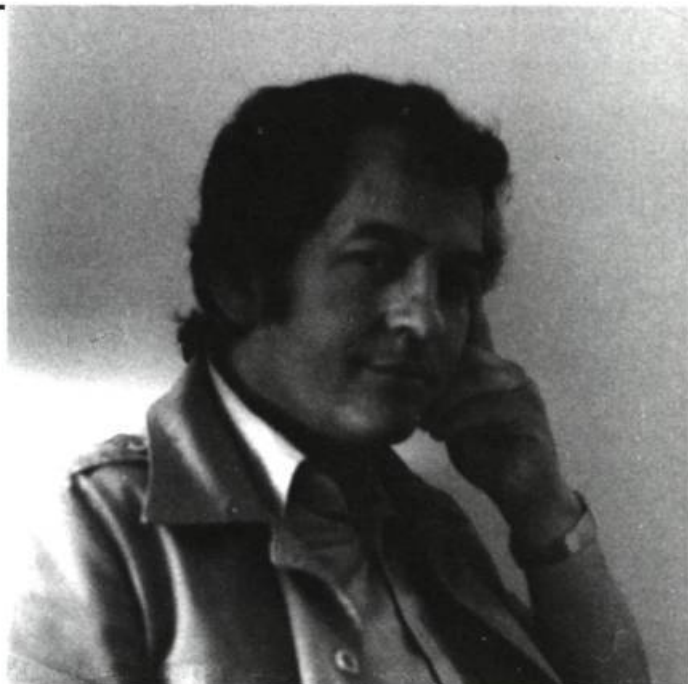
1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(1982). André Mathieu et le double métier de romancier et d'éditeur. *Lettres québécoises*, (26), 57–58.

André Mathieu et le double métier de romancier et d'éditeur



Qui êtes-vous, André Mathieu ?

R. Quelqu'un par qui le scandale arrive dans le monde grouillant de l'édition québécoise.

Comment cela ?

R. Il m'a fallu me présenter une chaîne à la main au bureau de mon premier (et seul) éditeur pour obtenir mon dû (droits impayés). Parait-il que depuis ce jour, l'éditeur en question paie bien ses auteurs ; en tout cas, il le clame et le proclame.

C'est pourquoi vous êtes maintenant votre propre éditeur ?

R. Pour cela mais aussi pour survivre de ce métier d'auteur, le plus pauvre du monde.

Vous y arrivez ?

R. Très bien. Tous mes romans sauf le plus récent (justement parce qu'il est trop récent) se sont vendus à plus de 10,000 exemplaires et leur vie active n'est pas terminée. Or, le pourcentage que touche un auteur-éditeur est de 24%. Donc . . .

Un éditeur soutiendra qu'il aurait permis de meilleures ventes encore.

R. Ces gens-là disent n'importe quoi, c'est bien connu. Un éditeur bien coté a vendu 5,000 DEMAIN

TU VERRAS en 18 mois, à compter d'avril 1978. J'ai racheté les droits en 1981 et en une seule année, 9,000 copies supplémentaires se sont vendues. Alors . . .

Comment un seul homme peut-il faire mieux que plusieurs ?

R. C'est tout simplement mathématique. Un éditeur qui publie 50 titres dans l'année ne peut consacrer à chacun que 1/50 de ses efforts de marketing. Et puis, bien appuyé par l'épais

coussin des subventions, il laisse courir les chevaux. De la sorte, un titre vient à peine de paraître que l'éditeur porte ses regards vers autre chose, car la machine doit avancer . . .

Éditer doit prendre le plus clair du temps d'un auteur ?

R. J'écris dix mois par année. Je travaille dans l'édition le reste du temps.

Mais . . . c'est . . . sûrement très difficile, ce métier d'éditeur ?

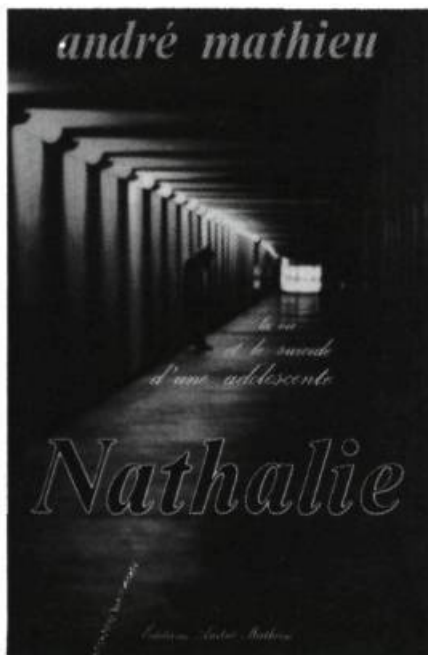
R. Moins compliqué que d'écrire un seul chapitre de livre. Il faut d'abord croire en soi-même. Puis transmettre cette foi à son gérant de banque. Ensuite trouver un imprimeur (pas le premier du bord), un distributeur qui paye vite et bien, un attaché de presse compétent. Chaque tâche prend une journée . . .

Au plan technique ?

R. Contacter un graphiste, un atelier de photocomposition.

Vous bénéficiez de subventions ?

R. Un auteur-éditeur n'est éligible à aucun programme. Vaugois (le ministre-éditeur dégommé) était contre l'aide aux gens qui osent s'occuper de leurs propres affaires.



Pourquoi les éditeurs (souvent subventionnés) ont-ils tant de problèmes ?

R. Parce qu'ils sont incompetents. Ils utilisent une mauvaise formule. Ils misent sur le livre lui-même et non sur l'auteur. Ils recherchent un profit à court terme plutôt que de penser à long terme en misant sur l'écrivain.

Quels sont les autres grands problèmes du milieu de l'édition ?

R. Au Québec, incontestablement les médias ! L'espace restreint occupé par nos produits québécois en librairie tient du mauvais appui de nos médias. Il est honteux de constater que Monsieur-tout-le-monde ne peut pas nommer dix auteurs québécois alors qu'il connaît des douzaines de comédiens, de chanteurs et pire, d'auteurs étrangers. Les médias ignorent les auteurs d'ici, n'en reconnaissent que quelques-uns (toujours les mêmes) pour donner un peu le change. Pourtant les livres produits chez nous procurent du travail à des gens d'imprimerie, d'atelier de composition, d'atelier de graphisme, d'atelier de laminage. Et l'auteur québécois dépense généralement son argent au Québec. Rien que du côté de la littérature populaire (best-sellers), une industrie de 50 à 100 millions de dollars annuellement reste entre des mains étrangères (européennes) et la faute en incombe premièrement aux médias d'ici qui, plutôt d'appuyer d'abord les gens d'ici, mettent le tapis rouge devant n'importe quel artiste de troisième catégorie venu de France.

Comment faire bouger les choses ?

R. Il faudrait que les auteurs fassent comme les autres : se regrouper et protester. C'est beau à dire et c'est très faisable. Finir de bêler devant les éditeurs ou devant les Français, nous réunir et nous rendre au deux et au dix pour faire savoir à ces gens-là que nous devrions avoir une place décente à côté des gens de la chanson, du sport etc . . .

Et quand ils vont se mettre à rire car nous n'avons aucun moyen de pression ?

R. Alors il faudra occuper la place et la nettoyer de son ignorance crasse.



Les auteurs ne sont-ils pas trop pacifiques pour entreprendre de telles actions ?

R. Quand ils auront un grand respect d'eux-mêmes, ils se relèveront, rouleront leurs manches et leurs poings et ils imposeront leur volonté.

De ce temps-ci, n'est-ce pas l'essence, la récession économique, les besoins primaires, quoi, qui intéressent les gens ?

R. Le livre est moins touché que les autres produits de consommation dans la présente récession. Sans le verbaliser ou s'en rendre compte par des mots, les gens perçoivent que le livre est le bien culturel et de divertissement le plus économique. Ils hésitent à se payer trois ou quatre bouquins avant de partir en voyage ; maintenant, ils ne partent plus en voyage, mais leur besoin d'évasion reste toujours là. Et ils vont acheter quand même des livres. C'est la raison pour laquelle mes romans ne se sont jamais autant vendus que maintenant, en pleine période de dure récession.

Quels sont-ils, ces romans ?

R. **DEMAIN TU VERRAS** (1978), le plus humain. **COMLOT** réédité sous le nom **LE SANG DES AUTRES** (1979), le plus politique. **UN AMOUR ÉTERNEL** (1980), le plus littéraire. **CHÉRIE** (1981), le plus psychanalytique. Et **NATHALIE** (avril 1982), le plus . . . récent.

Et le prochain ?

R. Un roman dont l'histoire gravitant autour de **Bénédict Arnold**, le numéro deux de la Révolution américaine, un général traître et qui a passé beaucoup de temps (et un temps bien rempli) au Québec. J'ai fait une longue recherche dans une dizaine de

villes américaines et je suis membre d'un groupe ayant pour nom **Arnold Expedition Historical Society** regroupant plus de mille membres aux U.S.A. Le tome 1 devrait paraître en novembre de cette année.

Des ambitions en ce qui concerne l'Europe, la France ?

R. Pas question ! Je suis un Nord-Américain et si je dois devenir international, j'emprunterai la voie nord-américaine. Aucun auteur québécois ne passe en France. Quelques-uns y sont publiés mais on ne les lit pas. Des chansons et des bûcherons : voilà seulement ce qui peut venir du Québec, pensent-ils.

N'est-ce pas doublement difficile de relouer du côté des U.S.A. ?

R. Au contraire ! J'ai déjà établi du « bargaining power » à Washington. Des démarches concrètes sont faites. Mon prochain roman sera traduit en anglais dès que la rédaction en sera terminée et aussitôt, il prendra la route des U.S.A.

Où il sera publié ?

R. Où il sera publié.

Quelle qu'en soit la valeur ?

R. Aux U.S.A., c'est le public qui juge de la valeur d'un livre et pas une petite chapelle de constipés comme en France.

Et après Arnold ?

R. Un science-fiction. Un western. Un policier.

André Mathieu, vous êtes de quel coin de pays ?

R. De la Beauce.

Ça se voit . . .

R. Tant mieux !

Et pour la manifestation à Radio-Canada et Télé-Métropole ?

R. Quand vous voudrez. Demain matin ?

L'auteur et l'homme n'ont pas dit grand-chose sur eux-mêmes encore ?

R. Au contraire, ils ont tout dit par la bouche de l'éditeur.

Merci !

R. Au plaisir !